



Guillermo Guiz dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



J'aime bien acheter des vêtements, après je n'ai pas de style !

JÉRÔME COLIN : Dites-moi...

GUILLERMO GUIZ : Je voudrais aller rue Franz Merjay, chez Franz, côté Châtelain.

JÉRÔME COLIN : Pour un café.

GUILLERMO GUIZ : Entre-autre, un café oui. C'est là qu'il y a mon bureau.

JÉRÔME COLIN : Un petit jeune qui monte, c'est bien ça.

GUILLERMO GUIZ : Ex-jeune. En fait je pourrais dire que j'ai genre 26 ans ou un truc de ce style, personne ne viendrait vérifier ma carte d'identité si je disais que j'ai 26 ans, on pourrait complètement se réinventer, malheureusement...

JÉRÔME COLIN : Surtout vous, vous avez une belle peau.

GUILLERMO GUIZ : Quelqu'un m'a dit il n'y a pas plus tard qu'il y a 1 heure, avec ce que tu bois et avec la régularité à laquelle tu rentres, à des heures qui ne sont pas possible, c'est quand même étonnant que tu n'aies pas l'air laminé. Je ne sais pas, c'est peut-être la nature qui fait ça.

JÉRÔME COLIN : Un bon ADN. Des bons gènes.

GUILLERMO GUIZ : Non des gènes qui tiennent bien. Je ne sais pas si on peut qualifier ça de bons gènes.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Quand j'ai parlé de vous, je dis je vais avoir Guillermo Guiz dans le Taxi, on m'a dit ce type adore les fringues. Comment ça se fait que ça ne se voit pas ?

GUILLERMO GUIZ : Quel salopard ! Direct une attaque frontale comme ça ! Je ne sais pas, j'aime bien acheter des vêtements, après j'ai pas de style.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi des comme ça ?

GUILLERMO GUIZ : Je n'ai pas de style mais j'aime bien m'acheter des vêtements, sans style. En fait simplement je fais tourner l'économie. Je me dis voilà, mon rôle c'est aussi notamment de dire qu'il y a des artisans qui font des vêtements qui sont ce qu'ils sont, puis il y a un certain nombre de gens dans les pays du Tiers Monde qui cousent les vêtements en question et j'essaie de faire tourner ça à ma manière quelque part, même si ça n'a pas de style. Je n'arrive pas à agencer les vêtements, c'est ça le problème. Ça viendra.

JÉRÔME COLIN : Quitte à faire fi de l'élégance.

GUILLERMO GUIZ : On pourrait être dans la réciprocité hein.

JÉRÔME COLIN : Non moi je n'aime pas les vêtements mais moi ça se voit. Ce qui est beaucoup plus cohérent que pour quelqu'un qui aime bien les vêtements et ça ne se voit pas.

GUILLERMO GUIZ : C'est une méchanceté brutale et absolue. Je vais sortir la Belfius, je vais aller au GB faire des courses, bien fait pour vous. Je vous plante, tant pis, vous n'avez qu'à trouver quelqu'un d'autre. En même temps quelqu'un de mon niveau ça ne va pas être compliqué.

JÉRÔME COLIN : C'est bien, vous êtes méchant avec vous-même du coup.

GUILLERMO GUIZ : C'est le premier truc que je vous ai dit, quand vous m'avez dit il faut faire « Hep Taxi », qu'est-ce que tu en penses ? J'ai dit si « Hep Taxi » en est à inviter Guillermo Guiz c'est que l'émission...

JÉRÔME COLIN : Non, c'est parce qu'on aime bien faire la promotion des gens qu'on aime.

GUILLERMO GUIZ : C'est gentil mais vous avez quand même des vrais gens dans votre émission, dans ce Taxi. C'est toujours le même Taxi d'ailleurs ?

JÉRÔME COLIN : C'est toujours le même taxi.

GUILLERMO GUIZ : Oui, c'est toujours le même ? Ça ne change pas, vous n'avez pas des doubles ?

JÉRÔME COLIN : Non.

GUILLERMO GUIZ : Par exemple le taxi dans lequel il y a eu Michel Drucker, ou Marc Lavoine, Jean Dujardin, c'est celui-ci ?

JÉRÔME COLIN : Vous êtes sur les mêmes fesses.

GUILLERMO GUIZ : Faites-moi rêver un peu parce que Jean Dujardin, Michel Drucker, ça fait rêver mais il y a eu quoi comme femmes vraiment... Je suis assis sur le même siège que...

JÉRÔME COLIN : Vous êtes assis sur le popotin de qui ?

GUILLERMO GUIZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : De beaucoup. Charlotte Gainsbourg, Louise Bourgoïn...

GUILLERMO GUIZ : Louise Bourgoïn...

JÉRÔME COLIN : Cécile de France, Marie Gillain.

GUILLERMO GUIZ : Oh, Cécile de France ! En fait je les aime toutes. En même temps vous ne m'avez pas sorti Jackie Sardou...

JÉRÔME COLIN : Non, elle n'est pas venue.

GUILLERMO GUIZ : Ou Jacqueline Galant. Ceci dit, Louise, Cécile, si vous nous écoutez, je suis très heureux de partager le même siège.

JÉRÔME COLIN : L'autoflagellation c'est très belge. Ce n'est pas grave. On pardonne.

GUILLERMO GUIZ : Je ne sais pas si c'est très belge, en tout cas c'est très moi aussi parce que je suis souvent, pas uniquement pour des raisons humoristiques ou quoi que ce soit, je suis souvent dans de l'autodépréciation en général donc c'est logique que ça transparaisse aussi dans mon humour.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

Ça va faire 10 ans qu'est né Guillermo Guiz en fait !



JÉRÔME COLIN : Vous êtes né à Anderlecht, Guy.

GUILLERMO GUIZ : J'ai grandi à Anderlecht et je suis né à Etterbeek. Dans une espèce d'hôpital qui s'appelait Baron Lambert, qui est une espèce de pépinière à enfants bruxellois, à une époque, je crois que c'était la star des hôpitaux à Bruxelles, où tout le monde allait pondre son gamin mais j'ai grandi à Anderlecht. J'ai passé les 26 premières années de ma vie là-bas.

JÉRÔME COLIN : Vous n'êtes pas né Guillermo Guiz, vous êtes né Guy Daniel...

GUILLERMO GUIZ : Et André. Daniel Michel Verstraeten. Non je ne suis pas né Guillermo Guiz. Guillermo Guiz est devenu une espèce d'avatar. Ça va faire 10 ans qu'est né Guillermo Guiz en fait.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

GUILLERMO GUIZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Et c'est né comment ce nom ?

GUILLERMO GUIZ : Pseudo Facebook.

JÉRÔME COLIN : Ah c'était le pseudo Facebook.

GUILLERMO GUIZ : C'est mon premier pseudo Facebook, parce qu'en fait à l'époque Facebook était un des réseaux sociaux parmi d'autres, il y en avait... il y avait Ify, Myspace, il y avait plein de trucs comme ça, et quelqu'un m'avait invité sur Facebook et moi je m'étais dit c'est un des trucs à la con qui ne va jamais marcher, grande intuition, le pif, le nez, et je m'étais dit je vais taper un nom comme ça au hasard, on ne sait jamais, j'avais mis Guillermo Guiz qui sont deux extensions en fait de mon prénom. Et en fait c'est resté et puis la première fois que j'ai dû faire une chronique, qui n'était pas vraiment une chronique journalistique, qui était plutôt un truc centré sur l'humour et sur ma personne, qui était une espèce de truc de gonzo journalisme que je faisais dans la nuit à Bruxelles, j'ai utilisé Guillermo Guiz pour la première fois en 2011, un truc comme ça, et ça m'est resté. Et j'ai toujours utilisé Guillermo Guiz pour mes trucs comiques par la suite.

JÉRÔME COLIN : Oui parce que Guy Verstraeten, selon vous, ce n'était pas vendeur.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

GUILLERMO GUIZ : Je crois que ce n'est vendeur pour rien. Je crois qu'il n'y a aucun pan de la civilisation occidentale dans lequel Guy Verstraeten peut être un atout. Je pense que j'ai un des pires noms... après tu peux t'appeler Adolph ou Geubels... forcément si tu vas dans... mais Guy Verstraeten...

JÉRÔME COLIN : On atteint le point good win tout de suite.

GUILLERMO GUIZ : Je dis souvent aux gens que... Il faut comprendre que là maintenant je commence à accepter mon nom et je commence à le dire plus facilement parce qu'il y a Guillermo Guiz et tout ça, mais j'ai été un adolescent qui s'appelait Guy. Et en fait ce n'est pas si facile. Vraiment, ce n'est pas si facile de s'appeler Guy quand on a 17 ans et qu'on est timide, qu'on essaie d'aller vivoter auprès des filles de son âge et que tout d'un coup par un hasard on arrive à lui parler deux secondes et qu'au moment où elle te dit comment tu t'appelles, tu dois sortir Guy. Tout de suite ça calme pas mal les ardeurs des gens. Ça n'a jamais été le petit plus qui a fait la différence au niveau de la sexualité. C'est sûr. Maintenant je vis avec et j'ai de moins en moins de mal avec mon nom maintenant.

J'ai grandi vraiment avec mon père. C'est lui qui a tout fait. Il a fait tout le taf en fait !



JÉRÔME COLIN : Dans votre spectacle vous faites bien évidemment rire avec ce nom, et dans votre spectacle vous faites rire pratiquement qu'avec des choses qui vous ont blessé. Ou alors des comportements que vous avez eus qui vous posent question. Il n'y a rien qui part d'un constat léger.

GUILLERMO GUIZ : Non, parce que c'est vrai que c'est peut-être les choses les plus dures que j'ai envie de creuser en fait forcément je les creuse ici par le biais du stand-up où j'ai plutôt intérêt à faire rire les gens sans quoi ils diraient ok, si ce n'est pas pour nous faire rire alors on va voir une conférence, ou alors écris-nous un bouquin, ben forcément j'essaie d'aller trouver la petite bête en fait dans ce que je raconte et dans ce qui m'est arrivé. Mais ceci dit... dans ce qui m'a vraiment blessé, dans les plus grandes fêlures que je peux avoir et qui sont quand même assez nombreuses, je ne suis pas encore parvenu réellement à trouver le biais pour les exprimer sous forme d'humour. Mais par contre des trucs genre mon rapport à l'alcool, qui est quand même un rapport que je qualifierais d'assez problématique par moment, j'essaie d'en rire, mon rapport au racisme de mon père, ou des trucs dans ce genre-là, j'essaie de faire en sorte... je le véhicule de la manière la plus drôle possible, la plus efficace possible pour que ce ne



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

soit pas un poids pour les gens, en même temps le résultat pour moi est là, c'est-à-dire que je peux y réfléchir, essayer de trouver les tenants et aboutissants, c'est très thérapeutique finalement.

JÉRÔME COLIN : C'est très rassurant de voir... on est tous les mêmes évidemment, on fait des façades, et puis on a tous nos fêlures, nos blessures, et vous le dites, moi je rigole avec les choses, mais les vraies choses qui m'ont meurtri, j'ai pas encore trouvé le biais, ce qui fait, ben vous êtes comme nous tous, il y a des choses qui vous ont blessé plus que d'autres, c'est quoi les grandes cicatrices pas encore refermées ? C'est quoi ?

GUILLERMO GUIZ : La mort de mes parents, plus des trucs que j'ai fait dans ma vie que je trouve vraiment bas de plafond, basse classe, et que je ne suis pas prêt encore à exprimer publiquement parce que je n'ai pas encore trouvé le moyen de le faire...



JÉRÔME COLIN : Donc le seul moyen de se mettre d'accord avec soi c'est d'en rire selon vous ? Ce n'est pas d'aller sur le divan d'un psy, c'est pas d'en parler à sa copine sur l'oreiller, c'est d'en rire.

GUILLERMO GUIZ : Non des psys j'en ai vu. Après à un moment ça tourne en rond. Alors que parfois essayer d'en rire je pense que ça peut être un véhicule idoine pour ça, parce que ça te permet je trouve, et je ne vais pas faire de la philosophie à 3 frs 50 mais si tu peux relativiser un tout petit peu même les situations les plus graves en te rappelant qu'en fait dans 50 ans on sera mort et que dans 200 ans non seulement on sera mort mais plus personne au monde ne se rappellera qui on est, ce qu'on a fait sur terre, quels ont été nos petits problèmes, nos grandes douleurs, nos tristesses, dans 200 ans c'est terminé donc parfois c'est bien aussi de pouvoir aller creuser jusqu'à une espèce d'océan absurde dans lequel on patauge et ça c'est intéressant d'y aller par le biais du rire, je trouve.

JÉRÔME COLIN : La mort de vos parents effectivement c'est quelque chose de fondateur. Votre maman meurt jeune, vous êtes très jeune encore.

GUILLERMO GUIZ : Je ne suis pas si jeune. Quand ma mère meurt j'ai 17 ans mais je ne l'ai plus vue depuis des années. Et en fait j'ai grandi vraiment avec mon père. C'est lui qui a tout fait. Il a fait tout le taf en fait. C'est pour ça que le spectacle parle si peu de ma mère, je fais une vanne sur le fait qu'elle n'était jamais à la maison parce qu'elle était accaparée par le fait qu'elle était morte, ça glace un peu les gens, je trouve que c'est une bonne vanne mais c'est glaçant pour les gens, mais ceci dit, le spectacle c'est une espèce d'hommage, à la fois d'amour et de



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

haine, pas de haine parce que je n'ai pas de haine, d'amour et d'incompréhension par rapport à mon père, et c'est une façon de reparler de lui et de lui payer une espèce de tribut posthume. Je ne sais pas, c'est compliqué. Il n'y a pas une définition à ce spectacle mais c'est un peu ça je crois.

JÉRÔME COLIN : Comment on fait pour pousser... parce que votre papa décède, vous êtes jeune encore...

GUILLERMO GUIZ : Quand mon père meurt j'ai 27 ans...

JÉRÔME COLIN : C'est jeune.

GUILLERMO GUIZ : Oui c'est jeune.

JÉRÔME COLIN : C'est injuste et c'est jeune. Comment on fait pour pousser sans tuteur ? On en trouve d'autres ? Ou on se débrouille ?

GUILLERMO GUIZ : On se débrouille et puis je dois dire que j'ai des amis plus âgés. J'ai des amis plus âgés, j'ai quelques figures qui sont des espèces de grands frères de substitution, qui peuvent me conseiller sur la vie. Mais ceci dit même mon père à la fin on n'était plus si proches parce qu'à un moment les chemins de vie s'écartent en fait. Et on devient, pas des étrangers l'un pour l'autre, mais je veux dire mes préoccupations de cœur, moi qui ai toujours été un amoureux transi des femmes et qui ai toujours souffert depuis toujours pour les femmes, mais toujours, depuis que je suis môme, ça a toujours été un crève-cœur, les femmes pour moi c'est un crève-cœur et à un moment où sur la fin quand j'allais chez mon père pour dire c'est horrible, il disait bon ket, ça va passer. Voilà à un moment on sort des schémas l'un de l'autre et ça devient une espèce d'amour inconditionnel mais qui n'est plus lié à quelque chose qui nous maintient au quotidien. C'est ok, c'est la figure de mon père, je l'aime, je le prends dans mes bras, mais on était dans un autre monde, il était dans ses trucs, j'étais dans mes trucs. C'est pour ça que le fait d'avoir trouvé des espèces de pères de substitution dans mes amis, des gens comme Bernard Dobbeleer ou Simon LeSaint, Gilles Dal qui sont des amis, un peu plus âgés, ou Daniel Camus, qui sont mon groupe de proches, ça me permet un peu d'avoir une épaule. Dire les gars, ça ne va pas. J'ai un stress, un truc qui ne va pas et là ils me disent c'est comme ça, tu vas voir, t'inquiète pas, ça va passer. Ça rassure. Derrière on n'a jamais la même figure que le père, forcément. Y'a jamais la même figure que la mère.

JÉRÔME COLIN : Y'a jamais l'autorité surtout.

GUILLERMO GUIZ : On n'a jamais l'autorité en effet. Ça c'est une vraie question. Quand est-ce qu'on devient soi-même son propre père, son propre adulte ? C'est toute la question. Quand est-ce qu'on se libère du gamin sous tutelle qu'on a été, pour finalement se dire toutes les merdes que je fais...

JÉRÔME COLIN : J'en suis responsable.

GUILLERMO GUIZ : Je les dois à moi-même. Oui. It's a difficult question. Parce qu'à un moment on a beau se dire bon, j'ai des schémas qui sont ceci, j'ai grandi dans tel contexte, ce qui explique peut-être... très bien mais à un moment il faut se dire maintenant j'ai 35 balais, il s'agit d'arrêter de faire des chichis. Ce que je fais, c'est moi qui le fais, quand je fais de la merde c'est à moi que je le dois.

Kings of Comedy Club ça a été la pépinière, ça a été l'espèce d'incubateur...

JÉRÔME COLIN : Endroit important ici j'imagine pour vous.

GUILLERMO GUIZ : C'était où ?

JÉRÔME COLIN : Toison d'Or.

GUILLERMO GUIZ : Oui parce que c'est un peu ici que ça s'est développé à Bruxelles, sur la scène. Parce que j'ai commencé au Kings of Comedy...

JÉRÔME COLIN : Où je vous ai pris en charge.

GUILLERMO GUIZ : Kings of Comedy Club ça a été la pépinière, ça a été l'espèce d'incubateur dans lequel j'ai fait mes premières scènes, sur laquelle je suis monté pour la première fois. C'est génial le Kings of Comedy parce qu'on est devant des gens qui bouffent, qui commandent à boire, c'est des conditions qui sont assez extrêmes. Je me rappelle d'ailleurs François Pirette qui était venu un jour faire ma première partie au Kings of Comedy Club, dit



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

comme ça, ça paraît un peu bizarre mais c'était une espèce de truc qu'on avait dealé en télé, il l'avait fait finalement, il avait eu la grande classe de se ramener, il était venu faire la première partie mais il m'avait dit après mais mec, comment tu peux jouer dans des conditions pareilles, avec des gens qui ne t'écoutent pas vraiment et qui bouffent, des bruits d'assiettes, mais en fait j'aime bien ça parce qu'après quand tu joues dans des vraies salles où les gens te regardent réellement, ça te permet d'être dans un confort de dingue. C'est comme quand tu vas courir au parc avec des poids, tout d'un coup le lendemain tu enlèves les poids, d'un coup tu as l'impression d'être le plus léger du monde. C'est pareil avec le Kings en fait.

JÉRÔME COLIN : Vraiment, vous êtes le genre de mec à aller courir au parc avec des poids ?

GUILLERMO GUIZ : Je l'ai été.

JÉRÔME COLIN : Une des plus belles pochettes de l'histoire de la musique je pense que c'est la pochette du « Live at Sin-é » de Jeff Buckley, il est dans un bar à New York et il joue, il a son ampli et sa guitare, il va devenir Jeff Buckley, énorme, et il y a 3 types dans le bar je crois, il y en a un qui bouffe et y'en a un qui lit son journal en lui tournant le dos, et tu te dis effectivement après ça...qu'est-ce qu'il peut t'arriver de pire ?

GUILLERMO GUIZ : Après ça tu fais « Grace ».

JÉRÔME COLIN : Et après tu fais « Grace ». Pas mal hein.

GUILLERMO GUIZ : Moi j'ai passé des... moi j'ai l'alcool triste à certains moments mais j'ai passé des soirées dans des voitures à pleurer, en chantant « Grace » ...

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

GUILLERMO GUIZ : Ah oui... J'adore. C'est des moments... On a beau dire, et l'alcool a un million de défauts, mais...

JÉRÔME COLIN : Dont son taux en sucre.

GUILLERMO GUIZ : Notamment mais alors là je donne un conseil pratique à tous les gens qui nous écoutent et qui ont l'intention de se saouler la gueule dans pas longtemps, essayer de couper votre alcool toujours avec de l'eau pétillante. C'est ce que je fais. Depuis 10 ans je bois de la vodka eau pétillante ce qui permet d'être quand même saoul mais de ne pas avoir trop mal à la tête le lendemain et de ne pas trop grossir.

JÉRÔME COLIN : Conseil de poivrot.

GUILLERMO GUIZ : Il faut peut-être couper ça mais quoi qu'il en soit, c'est vrai que je trouve que l'alcool a cette vertu de révéler des choses assez fortes en soi et de faire vivre... Je me rappelle pouvoir mettre le doigt encore aujourd'hui sur des moments où je me suis dit là je suis en train de vivre quelque chose de fort de ma vie, je m'en rappellerai tout le temps. C'était des moments où il est 3h du mat, t'es entouré de gens que tu aimes, t'es ivre, t'es pas mort saoul mais t'es ivre et tu dis là j'ai le doigt sur un moment de vie important.

Je suis de plus en plus touché par le monde extérieur !

JÉRÔME COLIN : Ça ne m'étonne pas que vous aimiez bien Jeff Buckley du coup parce que dans « Lover you should've come over », vous qui avez la femme difficile comme vous dites, il dit « mon royaume pour un baiser ». Ce n'est pas rien ça.

GUILLERMO GUIZ : C'est tellement ça en fait. C'est tellement ça ! Je prends dans le spectacle l'hypothèse, en fait je le fais moins mais je le faisais au départ, l'hypothèse que les femmes disparaissent de la terre, et de l'inintérêt absolu que deviendrait la vie pour moi... J'ai toujours été... Je ne suis pas obsédé dans le sens où je ne suis pas un obsédé sexuel ou quoi que ce soit, c'est juste que la figure de la femme est...

JÉRÔME COLIN : C'est être aimé par des femmes.

GUILLERMO GUIZ : Je pense. Je crois que c'est constitutif de tout ce que je suis, de tout ce que je fais, de tout ce que j'entreprends dans la vie. C'est toujours lié à ça. Et je voudrais m'en défaire, très honnêtement, et j'ai vu des psys pour ça, elles vont me laisser tranquille maintenant...j'en ai marre, j'ai le droit de vivre pour moi... mais le seul truc réellement je pense dans la vie chez moi qui n'est pas lié directement à l'amour des femmes, c'est la bouffe. Je crois que c'est le seul plaisir que j'ai que je pense que si les femmes disparaissaient de la terre mais qu'il restait de la



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

mozzarella par exemple, je dirais ok, la vie vaut quand même la peine d'être vécue pendant au moins un mois ou deux. Un peu de jambon San Daniel, de la mozzarella et on est bien. De l'huile d'olive. C'est gagné. C'est comme ça.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant, j'en rencontre des humoristes, j'ai même rencontré Elie Semoun, je vous dis tout...

GUILLERMO GUIZ : Je joue bientôt avec lui.

JÉRÔME COLIN : Vous en avez de la chance. On remarque toujours... En fait chez tous les artistes, c'est grave mais c'est comme ça, c'est pas du tout un cliché, qu'il y a toujours des blessures... béantes. Il y a une confrontation à l'injustice qui est fondatrice. Est-ce que vous qui avez voulu être journaliste, vous avez fait Sciences-Po, et puis vous avez été journaliste au Soir, au Vif, est-ce que le fait à un moment de rentrer dans le monde « artistique », de vous mettre devant les gens, de raconter des blagues, d'être poétique à votre façon, en tout cas d'établir un contact avec l'autre, vous croyez que ça vient de là ?

GUILLERMO GUIZ : Du sentiment d'injustice ?



JÉRÔME COLIN : Oui, du sentiment d'injustice par rapport à la vie, en se disant putain...

GUILLERMO GUIZ : Ça vient de plein de choses. Il y a de ça. Je suis de plus en plus touché par le monde extérieur. En fait je pense pour la raison suivante, c'est que pendant longtemps j'ai essayé de me comprendre et de voir ce que je voulais, où j'en étais, et quel genre de mec je voulais devenir, donc j'ai été très préoccupé par moi-même, et par mon mal-être, ça a été vraiment ma principale source de progression, c'était mon mal-être, ceci, je ressassais, et depuis qu'en fait grâce aux stand-up, l'humour, et au fait de pouvoir quand même vivre une vie qui est assez objectivement assez cool, depuis lors j'ai pu me dégager un peu de cette espèce de côté autocentré et tout d'un coup de me rappeler à quel point le monde environnant est truffé de trucs hallucinants. Je suis halluciné maintenant...

JÉRÔME COLIN : Par le monde alentour que vous ne voyiez pas avant.

GUILLERMO GUIZ : Je voyais qu'il y avait des gens qui crevaient de faim dans la rue, je voyais qu'il y avait des sans-abris, je le voyais, mais je pense que j'étais tellement auto-absorbé que j'avais moins cette espèce de sentiment que j'ai maintenant qui est un sentiment de rejet par rapport au monde, je me dis ce n'est pas possible, ça me rend



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

littéralement fou, ça me rend dingue. Je peux chialer devant les gens parce que je souffre vraiment et je suis quelqu'un d'assez empathique en général et la souffrance des autres me fait vraiment mal à moi aussi. Donc forcément ce côté de pouvoir raconter des trucs sur le monde qui m'entoure et pouvoir dire tiens voilà moi j'ai vu ça, qu'est-ce que vous en pensez, même si je le fais par le biais de l'humour mais forcément que ça participe à ça. Et puis il y a l'autre injustice qui est l'injustice fondamentale pour moi qui est l'injustice de l'infinitude de la vie...

JÉRÔME COLIN : C'est fondamental.

GUILLERMO GUIZ : Qui est le moteur. Qui est évidemment le moteur aussi du fait qu'à un moment il faut essayer de trouver pourquoi est-ce qu'on se réveille le matin. Ça a été longtemps ma question. Pourquoi je me réveille ce matin ?



JÉRÔME COLIN : Vous avez trouvé une réponse à ça aujourd'hui à 35 ans ? Franchement.

GUILLERMO GUIZ : Franchement non.

JÉRÔME COLIN : Un début ?

GUILLERMO GUIZ : La vie n'a toujours aucun sens.

JÉRÔME COLIN : Parce que votre explication passe par le travail.

GUILLERMO GUIZ : Non, maintenant elle passe par le fait que maintenant j'ai une espèce d'un peu de reconnaissance, ce que je fais... je ne suis plus l'arbre qui tombe tout seul dans la forêt et que personne ne remarque ou que personne n'entend. Maintenant je suis un tout petit peu remarqué à un micro niveau et c'est gratifiant, et tout d'un coup je me dis ok, peut-être que ce que je fais finalement... enfin j'essaie de comprendre et de me dire pourquoi est-ce qu'il faut continuer à vivre jusqu'à ce qu'on en crève, j'essaie de trouver des manières d'avancer et c'est vrai que le fait de pouvoir vivre d'un boulot qui est un boulot super et qui me permet de réfléchir sur la vie justement...

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire que vous arrivez dans une vie que vous trouvez plus confortable.

GUILLERMO GUIZ : Non. Ce que je considère comme mon coup de génie, c'est d'avoir réussi à pouvoir vivre de la réflexion sur la vie. C'est ça que je trouve génial dans ce que j'ai pu réussir à faire par rapport à mes métiers d'avant ou de ce que j'ai pu faire dans la vie. Maintenant je me réveille le matin et je me dis tiens, qu'est-ce que je pense de



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

ça, ou qu'est-ce que je pense de moi, qu'est-ce que je pense de ceci. C'est quand même super de pouvoir se dire ça, c'est de la branlette à grande échelle mais c'est intéressant. Donc oui ça me plaît assez de pouvoir vivre ça et tout d'un coup évidemment ça semble un petit peu plus léger.

JÉRÔME COLIN : C'est super paradoxal, si je puis me permettre, parce que vous dites tout ce que je fais dans la vie, absolument tout sauf la mozzarella, c'est pour avoir le regard et l'amour des femmes, et quand on vous dit est-ce que vous avez trouvé un sens à ce truc, ça passe par la reconnaissance et le travail, et par la grande histoire d'amour. Paradoxal mon cher Watson.

GUILLERMO GUIZ : Oui mais c'est parce que je n'ai pas réglé tous mes problèmes avec les femmes, qui sont encore nombreux...

JÉRÔME COLIN : Ah bon ? A 35 ans, comment ça se fait ? C'est si simple. Je ne comprends pas. Quel est votre problème ? Posez des questions à des aïeux, on va vous aider. Nous on a tout compris.

GUILLERMO GUIZ : Ça reste difficile pour moi. Je ne sais toujours pas être sain, ou être normal, ou être logique, ou être là où on m'attend dans une relation. Ça reste compliqué mais je ne désespère pas de pouvoir un jour remédier à ça. Ça viendra, peut-être. Inch Allah comme disent les gens.

J'avais ma bande de potes, on allait jouer au foot tout le temps au parc !

JÉRÔME COLIN : Et Anderlecht gamin c'était comment ?

GUILLERMO GUIZ : C'était top. J'avais ma bande de potes, on allait jouer au foot tout le temps au parc, on était entraînés dans le quartier, ici, enfin ici on est à Cureghem, moi j'habitais un petit peu plus haut, du côté de la Place de la Vaillance. Mais Anderlecht c'était... C'est marrant parce que quand je repense à Anderlecht et que je vois comment ont évolué les gens avec qui j'étais à l'époque, en classe ou des trucs comme ça, en fait c'est des mondes parallèles. Je ne connaissais pas du tout le monde ixellois, de la petite boboïtude, bourgeoise, de faux mecs qui jouent les bohèmes et qui en réalité ont des parents blindés, je ne connaissais pas du tout ce monde-là, et je ne connaissais pas la sophistication de ce monde-là et tout ce qui était musique électronique ou des machins comme ça, tous des cénacles dans lesquels je suis rentré plus tard parce que ça m'a intéressé mais c'est des univers qui sont absolument séparés. C'est dingue. Le canal ici à Bruxelles c'est une frontière psychologique absolue pour moi. Je ne connaissais rien d'Ixelles. Mon monde c'était Anderlecht et basta. Malheureusement les gamins ici de Cureghem ou les gamins de Molen... ici à côté c'est le même combat. Ils ont des frontières psychologiques incroyables qui sont parfois plus brutales que... C'est un cliché ce que je raconte. Mais c'est des frontières psychologiques horribles de se dire en fait on va aller dans un quartier qui est finalement à 3 kms où je n'ai tellement pas de repères, tellement peu de contrôle sur mon environnement que je n'ose pas y aller. C'est hyper violent.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue.

GUILLERMO GUIZ : C'est dingue. Mais oui, Anderlecht... J'ai eu une enfance qui était vraiment scandée par le foot. Je jouais au foot tout le temps, j'allais au foot tout le temps, j'étais en permanence...

JÉRÔME COLIN : Vous avez été un Espoir. Vous avez joué à un bon niveau.

GUILLERMO GUIZ : J'ai joué à un assez bon niveau, j'ai cru vraiment longtemps que je serais pro, de mes 12 à 15 ans j'ai joué au Standard, mon père m'emmenait, il me prenait à l'école, on partait à Liège, je faisais la route 3 ou 4 fois semaine jusque Liège. Mon père aimait bien faire la route. Ceci dit il a quand même sacrifié sa vie. Quand on le vit, on est élevé en tant qu'enfant de père célibataire et c'est son seul schéma, moi mon père m'a élevé depuis mes 3 ans, un truc comme ça, donc il m'a élevé seul de chez seul, il n'y a jamais eu une meuf dans les parages, jamais, lui et moi et basta, donc de se dire ça, avec le recul, quand je vois aujourd'hui ce que c'est, je me dis, parfois... il y a 2 jours j'ai porté un enfant, que j'adore, mais je l'ai porté 5' et après 5' j'avais envie de faire autre chose, c'est con mais c'est vrai, c'est pas mon gosse, mais c'est pour dire que le fait de s'occuper en permanence d'un enfant et de faire en sorte que sa vie soit la meilleure possible, en sacrifiant la sienne, c'est pas anodin. Mais alors pas du tout. Et j'ai pris conscience de ça...



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Tard.

GUILLERMO GUIZ : Ah oui ! Hyper tard, en me disant en fait mon père c'est un putain de héros. Et ça j'aurais voulu avoir plus l'occasion de lui dire. Ce sera pour une autre fois...

JÉRÔME COLIN : Un des deux.

GUILLERMO GUIZ : Un des deux.

JÉRÔME COLIN : And that's the way...

JÉRÔME COLIN : Et puis alors vous avez joué à Anderlecht.

GUILLERMO GUIZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Aussi.

GUILLERMO GUIZ : Oui j'ai joué à Anderlecht, c'est marrant parce que j'ai joué à Anderlecht alors que c'était le club, et c'est d'ailleurs toujours le club que je ne peux pas supporter par définition, c'est dingue parce qu'aujourd'hui encore...

JÉRÔME COLIN : C'est bizarre d'habiter Anderlecht, d'aimer le foot et de ne pas aimer Anderlecht, c'est particulier.

GUILLERMO GUIZ : C'est parce que j'ai commencé à jouer au RWDM à Molenbeek, j'ai joué 4 ans à Molenbeek, et en fait quand tu commences à Molenbeek si tu aimes Anderlecht c'est que t'es un traître. Et je suis toujours resté fidèle à cette haine d'Anderlecht. Le RCSA ça a toujours été pour moi le club des bourgeois du Pajottenland, qui était, c'est d'ailleurs toujours, je n'ai jamais vraiment considéré ça comme un club bruxellois mais plutôt comme un club du Brabant Flamand avec des fils de bourges, ce qui n'est pas tout à fait le cas mais c'est l'image que j'en avais et finalement le schéma mental que j'en ai n'a jamais réellement changé, et puis quand j'ai joué au Standard j'avais une double rivalité. Par contre j'y ai joué jusqu'à mes 18 ans. A un moment il a vraiment été question que ça se passe vraiment bien. Que je perce.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui s'est passé ?

GUILLERMO GUIZ : Blessure, blessure... et encore blessure, opérations et autres joyeusetés du genre qui ont fait que c'était mort, j'avais beau avoir tout le talent du monde, c'était impossible.

JÉRÔME COLIN : Gros regret ?

GUILLERMO GUIZ : Honnêtement j'ai fait ce que j'ai pu mais mon corps n'a pas tenu. Il y a des trucs, à posteriori, par exemple j'aimais bien le steak par exemple, mon père se battait pour que chaque jour je bouffe du steak, je ne mangeais que ça en fait, je mangeais un steak tous les jours avec mes épinards. Steak épinards. C'était mon seul plat. En fait il s'avère qu'avec l'expérience, ce n'est pas super bon pour les muscles de manger de la viande rouge en permanence et le fait que j'ai eu à peu près tout ce qu'on peut faire comme muscles humains déchirés dans ma vie n'est peut-être pas étranger tant que ça au fait que je bouffais de la viande rouge en permanence. Mais ça c'est des trucs qu'on sait après évidemment. Mais donc oui, pas de regrets parce que... c'est la vie hein. Je fais encore des rêves de foot.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

GUILLERMO GUIZ : Oui je fais encore des rêves de foot, je rêve que je joue à tel endroit... J'ai fait une chronique dans le magazine Elle récemment sur ça, sur le fait que... c'est là que tu vois que l'inconscient est quand même gorgé de... je rêve que je joue genre au Real ou au Barça, et je me dis, sur le terrain, je me dis les gens vont halluciner sur Facebook quand ils vont savoir que je joue aussi au Barça. Tu imagines comment Marc Zuckerberg a colonisé mon esprit ? Il est dans mon rêve... Je me dis ils vont halluciner, ça va être un truc de fou. Les gens vont se dire non, il joue au Barça ?!

GUILLERMO GUIZ : Ah la rue Wayez, et la Place de la Vaillance.

JÉRÔME COLIN : Et la Place de la Vaillance.

GUILLERMO GUIZ : Et la Place de la Vaillance.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait.

GUILLERMO GUIZ : J'habitais dans cette rue en fait.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Où ?

GUILLERMO GUIZ : A gauche.

JÉRÔME COLIN : Ici ?

GUILLERMO GUIZ : Oui. J'habitais dans la rue, là. Ici c'est la rue des Déportés mais la suivante c'est la rue de la Gaîté, j'habitais là, rue Victor Rauter, j'ai trainé ici pendant...

JÉRÔME COLIN : La rue des Déportés est juste à côté de la rue de la Gaîté ?

GUILLERMO GUIZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est chouette.

GUILLERMO GUIZ : Anderlecht hein.

JÉRÔME COLIN : Qui a fait le plan ?

GUILLERMO GUIZ : A mon avis la même personne qui a tapé la statue de Jean-Claude Van Damme en face du Shopping hein. Ça doit être la même personne.



JÉRÔME COLIN : C'est où ça d'ailleurs ?

GUILLERMO GUIZ : Au Shopping d'Anderlecht. Boulevard Sylvain Dupuis il y a la statue de JCVD qui est en plein milieu d'un boulevard où il y a un passage de malade, c'est-à-dire que JCVD, on peut aimer ou ne pas aimer, mais à partir du moment où tu dis on va faire une statue pour cette personne, mets-la un peu en valeur. Genre ici sur une place où tu peux te recueillir un peu, où tu peux dire c'est chouette, faire des photos, que les touristes puissent faire des photos, tu vas me dire qu'il n'y a pas beaucoup de touristes à Anderlecht, mais si jamais il y a des touristes – attention...

JÉRÔME COLIN : Je fais ce que je veux, c'est moi qui conduis.

GUILLERMO GUIZ : Pas de soucis, après on peut écraser les bébés...

JÉRÔME COLIN : Evidemment.

GUILLERMO GUIZ : Et mettre ça en note de frais. On fait l'enterrement en note de frais... Non mais JCVD quoi ! Qui n'est même pas anderlechtois en plus.

JÉRÔME COLIN : C'est ça qui est très surprenant dans cette histoire.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

GUILLERMO GUIZ : Donc j'ai passé mon adolescence ici. Je trainais tout le temps ici au métro. Voilà je ne faisais rien de spécial mais je trainais ici.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ? C'est Saint-Guidon ici.

GUILLERMO GUIZ : Oui, Saint-Guidon. Saint-Guidon sous pression, Saint-Guidon sous haute tension. C'est la chanson.

JÉRÔME COLIN : Qui chantait ça ?

GUILLERMO GUIZ : Nous. On disait « Saint-Guidon sous pression, Saint-Guidon sous haute tension... ».



GUILLERMO GUIZ : Putain, c'est Roméo Elvis non ?

JÉRÔME COLIN : Où ça ?

GUILLERMO GUIZ : A droite.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

GUILLERMO GUIZ : Putain ! Putain je suis con, oui... C'est fait exprès en fait.

JÉRÔME COLIN : Non. Moi je l'adore.

GUILLERMO GUIZ : Il déchire ce garçon.

JÉRÔME COLIN : Tu trouves aussi ?

GUILLERMO GUIZ : Roméo, il tue. Lui et sa sœur, tous les deux, ils déchirent. Je suis fan, j'écoute en boucle ses trucs. C'est vraiment bien. Il n'est pas tombé loin de l'arbre.

JÉRÔME COLIN : Et vous vous connaissez ?

GUILLERMO GUIZ : On s'est déjà vu l'une ou l'autre fois, je vais parfois manger chez sa maman, il n'est jamais là, il est toujours en vadrouille. Par contre Angèle, sa sœur est parfois là.

SORTIE : RENCONTRE GUILLERMO GUIZ ET ROMEO ELVIS

JÉRÔME COLIN : Y'en a du talent dans ce petit pays quand même.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

GUILLERMO GUIZ : Lui il est très fort. J'aime bien son univers parce que c'est un univers très belge. Je lutte pour qu'on arrête avec les clichés en général sur les Belges mais c'est très belge dans la manière dont moi je considère ce que c'est d'être Belge si tu veux. Lui a un côté très second degré, à la fois il a une vraie démarche, il a un vrai univers naissant, parce que c'est encore le début du processus mais ce qu'il fait tu sens que c'est malin, qu'il y a du talent derrière, c'est encore brut, il y a encore des trucs à polir, mais c'est malin, c'est drôle, sa sœur c'est pareil, Angèle c'est pareil. Angèle, tu dois voir ses vidéos, c'est des petites capsules de bonheur. Angèle elle me met de bonne humeur chaque fois que je vois un truc d'elle, c'est toujours drôle, c'est toujours plein d'auto-foutage de gueule, on en parlait tout à l'heure, c'est vraiment ça. Tu sens qu'ils ont pris tous les deux, c'est ce que je disais à Roméo, ils ont pris tous les deux vraiment le meilleur de leurs parents, c'est super. Quand tu vois Marka sur scène, il est toujours plein d'autodérision, c'est des gens qui font plaisir. Et Laurence elle a ce côté caustique... Il faut la connaître. Laurence il faut la connaître, ce n'est pas la personne la plus facile d'accès au monde mais là je crois qu'elle m'a laissé un peu rentrer dans son domaine si tu veux et c'est tellement une chouette meuf...



Je suis sorti de mes années de boîtes de nuit vraiment lessivé intellectuellement !

JÉRÔME COLIN : On parlait foot, là je t'ai vu en photo avec Thomas Meunier, le footballeur.

GUILLERMO GUIZ : Oui Thomas Meunier est venu voir le spectacle.

JÉRÔME COLIN : A Paris ?

GUILLERMO GUIZ : Oui. Il joue à Paris.

JÉRÔME COLIN : Parce qu'en fait vous jouez au Point Virgule tous les mercredis.

GUILLERMO GUIZ : Absolument.

JÉRÔME COLIN : Depuis cette année.

GUILLERMO GUIZ : Tout à fait.

JÉRÔME COLIN : C'est rigolo ça.

GUILLERMO GUIZ : Il est venu voir...

JÉRÔME COLIN : Comment ? Par hasard ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

GUILLERMO GUIZ : J'ai un pote, un de mes meilleurs amis, Thomas Bricmont est rédac chef plus ou moins de Foot Magazine et il allait l'interviewer sur place avec Fred Waseige... En fait Fred Waseige connaissant Thomas Meunier ils avaient on irait bien voir le spectacle, il est venu, il a été dithyrambique sur les réseaux sociaux, il a vraiment beaucoup aimé. C'était très chouette. Très chouette gars, très malin Thomas Meunier pour le coup, vraiment un type qui en a pas mal dans la tête et est un super joueur. Oui c'était rigolo. Il y a comme ça parfois des gens qui viennent voir le spectacle.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous avez voulu devenir journaliste ? Parce que quand il a été question de faire des études, ce qui n'était pas une évidence d'ailleurs j'imagine, pourquoi vous avez fait Sciences-Po puis journalisme ?



GUILLERMO GUIZ : Je voulais faire philosophie, dans un premier temps, et puis mon père, je me rappelle, c'est là où on voit quand même que j'ai beau être un petit rebelle, je suis un petit rebelle en carton quand même, mon père m'a dit si tu fais philosophie je ne t'aide pas dans tes études du tout, alors que bon, très honnêtement si je vois le résultat je ne pense pas qu'il m'a aidé plus que ça non plus, et c'est vrai que philosophie je me disais il n'y aura jamais de débouchés, alors qu'à ce moment-là, quand j'avais 16, 17 ans, même 15, j'étais à fond dans la philo. Quand je jouais ici, c'est marrant parce qu'on est à côté du stade d'Anderlecht, j'allais au stade... j'avais Kierkegaard, « Le journal d'un séducteur », des trucs comme ça, « L'être et le néant », enfin j'essayais de lire Sartre, Camus, Spinoza, tous ces trucs-là, et je ne comprenais vraiment pas tout, je me rappelle avoir essayé de lire « La Phénoménologie de l'Esprit » de Hegel, je crois que je me suis arrêté à la moitié de la première page en fait, en me disant bon à un moment il faut être honnête avec soi-même, j'avais 16 ans je crois, je me suis dit laisse tomber. Je n'ai pas compris, je ne comprenais absolument rien. Mais j'étais à fond dans la philo donc je voulais vraiment faire ça et puis je me suis rendu compte qu'en fait philo à par philosophe et prof de philosophie, il n'y avait pas grand-chose à faire d'autre. Je me suis dit finalement que Sciences-Po c'était plus diversifié.

JÉRÔME COLIN : Unif hein.

GUILLERMO GUIZ : Oui j'ai fait Sciences-Po à l'ULB.

JÉRÔME COLIN : Bon élève ?

GUILLERMO GUIZ : J'étais un élève étonnant. C'est-à-dire que j'avais toujours 15 ou 16 sur 20.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas mal à l'unif. Plutôt bon élève ça.

GUILLERMO GUIZ : Oui mais c'était toujours moi. C'est-à-dire que je n'ai jamais été le meilleur, toujours dans les bons, mais jamais le meilleur. A l'école c'était pareil. C'est pareil dans tous les moments de ma vie. Dans les bons mais je ne serai jamais le meilleur. Ce n'est pas grave hein. Ce n'est pas mal comme ça mais c'est vrai que quand j'étais à l'unif, je suis sorti de l'unif j'avais 21 ans, j'étais diplômé de l'unif.

JÉRÔME COLIN : Bon élève.

GUILLERMO GUIZ : Oui. Bon élève. Après j'ai essayé de faire autre chose, j'ai essayé de faire des études de cinéma, ça n'a pas donné grand-chose, et puis j'ai été vivre en Espagne, 1 an, et quand je suis revenu il a fallu à un moment se dire bon ben est-ce qu'on ne ferait pas genre une profession, un truc pour gagner un peu d'argent, ça pourrait être sympa. Et j'ai commencé à travailler comme journaliste.

JÉRÔME COLIN : Et puis vous avez tenté par les affaires, les boîtes de nuit.

GUILLERMO GUIZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous avez bossé dans deux boîtes de nuit, c'est ça ? Ici à Bruxelles.

GUILLERMO GUIZ : A Bruxelles et à Knokke.

JÉRÔME COLIN : Et ça, ça a été à la fois j'imagine très excitant, quand on est jeune et qu'on fait un peu de business dans ça, quand on vit soi-même la nuit, mais ça a aussi été un peu la bérézina.

GUILLERMO GUIZ : Oui ça a été la bérézina à plein de niveaux. A la fois financière, à la fois intellectuel, je suis sorti de mes années de boîtes de nuit vraiment lessivé intellectuellement.

JÉRÔME COLIN : C'était quelles boîtes ?

GUILLERMO GUIZ : D'abord il y a eu le VIP Room, ensuite il y a eu le Gotha Club, finalement ça n'a pas marché beaucoup mais par contre on était vraiment investi sincèrement dans le projet. On a tout donné, on s'est donné corps et âme pour faire aboutir le projet, ça a foiré assez lamentablement, mais enfin on a essayé et puis voilà, c'est comme ça. Tant mieux quelque part, le fait que je me sois fait dégommer dans la nuit ça m'a permis de me retrouver vraiment tellement sans rien un moment ben que tout restait à inventer en fait. A un moment je me suis retrouvé je crois que j'avais 31 ans, 30 ans, oui j'avais 31 ans et je me suis dit bon voilà, maintenant qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais de ma vie, est-ce que je reste comme ça, est-ce que j'essaie de trouver autre chose ? C'est comme ça que j'ai démarré le stand-up.

JÉRÔME COLIN : C'est là qu'a été vraiment le déclic pour se dire je commence à faire de l'humour. En tout cas de la scène.

GUILLERMO GUIZ : Oui. Je me suis retrouvé à parler de filles et de difficultés avec les femmes et je me suis retrouvé un moment, justement après la nuit, j'avais été largué par la fille avec qui j'étais à ce moment-là, je n'avais rien quoi !

(Une ambulance qui passe...)

JÉRÔME COLIN : C'est quelqu'un qui va peut-être mourir mais escorté. Ça le rassure beaucoup.

GUILLERMO GUIZ : C'est une façon plus élégante de mourir. Y'a la police derrière, ça va.

JÉRÔME COLIN : Mais mourir escorté.

GUILLERMO GUIZ : Donc je me suis fait larguer mais vraiment... J'étais... C'était atroce. Donc je me suis dit maintenant si je monte sur scène, en théorie ça devrait me permettre de ne plus penser à ma rupture et c'est ce que j'ai fait. Je suis monté sur scène vraiment pour essayer de conjurer le sort.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

Paris ça a été simplement un concours de circonstances !



JÉRÔME COLIN : Le premier texte écrit c'était quoi ?

GUILLERMO GUIZ : Le premier texte écrit ou le premier texte joué ? Parce que ce n'était pas pareil. Le premier texte que j'ai joué sur scène, la première scène ouverte que j'ai faite c'était sur le sexe des filles de 30 ans. Le sexe avec les filles de 30 ans. Qui est d'ailleurs aujourd'hui un truc que je garde parce que ça reste un de mes trucs qui marchent le mieux en fait parce que les femmes se reconnaissent assez bien dans ma description.

JÉRÔME COLIN : Et c'est quoi ? Le sexe avec les femmes de 30 ans je ne me souviens pas moi.

GUILLERMO GUIZ : Quand je dis qu'une fille de 30 ans tu peux la tourner dans tous les sens pendant 2 heures, lui faire des trucs innommables, il y a toujours un moment où elle te dit arrête, tu vois, mets tes doigts ici, et tout, et tapote, cligne d'un œil en parlant turc parce qu'elles connaissent tellement exactement ce qu'elles veulent, comment elles arrivent à leur plaisir que toi tu deviens complètement interchangeable, et tout à fait inutile et tu arrives en conquérant dans un pieu mais finalement pour avoir du bon sexe c'est l'expérience des filles qui compte et plus du tout l'expérience des mecs à partir d'un certain âge. Et ça reste un truc qui marche vraiment bien. Oui c'est le premier truc que j'ai joué.

JÉRÔME COLIN : Et le premier texte écrit ? Où on essaie vraiment de faire de l'humour.

GUILLERMO GUIZ : En vue de faire du stand-up ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

GUILLERMO GUIZ : Bonne question.

GUILLERMO GUIZ : Je ne sais plus. Je crois que c'était... Je ne sais plus.

JÉRÔME COLIN : Si.

GUILLERMO GUIZ : Je te jure...

JÉRÔME COLIN : Si, je crois qu'il y a une petite idée. Sinon il n'y aurait pas eu de sourire.

GUILLERMO GUIZ : J'avais fait un truc sur un chat que je trouvais très attirant sexuellement.

JÉRÔME COLIN : ça partait d'une histoire vraie ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

GUILLERMO GUIZ : Heu non, ça partait du fait que j'ai eu un chat, le chat me manquait plus que sa maîtresse. Limite que j'allais chez ma meuf de l'époque plus pour le chat que pour elle et je trouvais ça quand même assez curieux donc j'avais écrit... Mais c'est marrant parce que les premiers textes que j'ai écrits, quand je les relis aujourd'hui je me rends compte que ça n'aurait pas pu marcher sur scène. Mais ça tu ne le sais pas. Tu ne connais pas du tout la dynamique des gens, la dynamique du rythme, c'est des trucs que tu apprends avec le temps évidemment. C'est très différent.

JÉRÔME COLIN : Y'a des trucs pour faire rire les gens ?

GUILLERMO GUIZ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Quoi ?

GUILLERMO GUIZ : La surprise. Basiquement. C'est-à-dire qu'en général quand tu entends quelque chose que tu ne t'attendais pas à entendre, soit ça provoque un choc émotionnel, soit ça provoque un rire. Donc j'essaie tant faire ce peut de déstabiliser un peu les gens. Si je dois faire de l'écriture mécanique, ce que je fais d'ailleurs souvent puisque je fais des chroniques, j'en fais à tire larigot des chroniques, donc je suis obligé de faire de l'écriture mécanique, je ne peux pas me baser uniquement sur mes intuitions, mes meilleures vannes sont souvent celles qui viennent de l'intuition, où tout d'un coup tu te dis putain mais oui, et là tu écris le truc et c'est réglé mais ça n'arrive pas souvent. Quand ça devient un métier tu es obligé de te dire ben qu'est-ce qui est drôle ? Et pas qu'est-ce qui m'a fait rire. C'est deux choses différentes.



JÉRÔME COLIN : Parce que vous faites le Café Serré sur la Première et puis là, depuis septembre vous êtes parti à Paris, quelques jours par semaine, pour 1, travailler sur France Inter dans l'émission de Nagui qui s'appelle « La bande originale », et 2 pour jouer au Point Virgule. Paris c'était une évidence ? La Belgique c'est trop petit, merde.

GUILLERMO GUIZ : Non ce n'est pas vraiment une évidence parce qu'en fait il y a des gens ici qui sont des tueurs...

JÉRÔME COLIN : Oui d'accord mais qui ne ressentent peut-être pas le besoin, c'est le besoin de chacun, mais vous ?

GUILLERMO GUIZ : Moi je n'ai pas vraiment d'ambition dans la vie, vraiment, je ne suis pas quelqu'un d'ambitieux du tout, sincèrement. C'est-à-dire que les choses arrivent, elles arrivent. Elles n'arrivent pas, elles n'arrivent pas. Et moi advienne que pourra. Quand on me demande de faire quelque chose et que j'accepte de le faire, je le fais bien,



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

mais si on ne me le demande pas, je ne vais pas aller par moi-même... je ne vais pas forcer les portes. Vraiment. Les portes s'ouvrent et tant mieux, si jamais elles sont ouvertes je rentre dedans et donc Paris ça a été simplement un concours de circonstances. J'y suis allé une fois, deux fois, puis on m'a remarqué, puis on m'a demandé tiens tu ne veux pas revenir, puis on m'a dit tiens on voudrait bien produire ton spectacle, on voudrait te mettre en télé, on voudrait te mettre en radio, une fois que les propositions viennent à ce moment-là je fais un choix parmi les propositions, mais moi comme ça je ne m'étais pas dit ce serait tellement bien que j'aille à Paris. Quand tu commences à monter sur scène tu te dis d'abord ce serait tellement bien que j'arrive à terminer mon sketch, et puis ce serait tellement bien que j'arrive à ne pas prendre de bides parce que ça fait 3 fois-là que je me prends un bide, et ça commence à devenir beaucoup et je commence à avoir un peu mal à la tête, et ainsi de suite. Les choses arrivent progressivement. Je ne me suis pas lancé dans le stand-up en me disant il me faut arriver à l'Olympia, avec Elie Semoun comme je vais le faire dans 2 mois. Les choses arrivent, on s'adapte, je progresse par paliers, des petits paliers, je ne fais pas de buzz, je n'ai jamais fait un buzz ou un truc comme ça. Je n'ai pas une notoriété, je n'ai pas une vraie notoriété, j'ai un truc un peu de niche, un peu de gens qui me connaissent...

JÉRÔME COLIN : Progressif.

GUILLERMO GUIZ : Progressif. Chaque fois j'avance un petit peu, je fais mon truc et puis ça marche, et puis je continue...

JÉRÔME COLIN : Mais ça avance vite quand même. Non ?

GUILLERMO GUIZ : Ben ça avance vite mais progressivement. C'est-à-dire que je ne fais pas des steps de 3 ans, je ne fais pas des étapes de 3 ans, je fais des étapes d'1 an mais ça monte à chaque fois. Mais je n'ai jamais...

JÉRÔME COLIN : Eu le coup d'accélérateur de dingue.

GUILLERMO GUIZ : Non. Je n'ai jamais fait une vidéo où les gens se sont dit ah lalala... Non je fais mes trucs, progressivement, et à chaque fois peut-être une personne en plus qui aime bien, ainsi de suite, voilà ça augmente par paliers.

JÉRÔME COLIN : Ça vous plaît Paris ?

GUILLERMO GUIZ : Mieux qu'avant. Ça a été la dépression nerveuse pendant 3, 4 mois, au début, parce que j'étais dans un hôtel... C'est assez solitaire comme vie finalement. Les gens ne se rendent pas toujours compte. Ils croient que c'est le glam et qu'on arrive à Paris, que tout d'un coup on fait des virées avec Frédéric Beigbeder dans les boîtes et qu'on va sniffer la coke sur les capots de voiture. Non en fait. Non. J'avais fait une chronique là-dessus chez Nagui où j'expliquais que j'avais passé mon anniversaire seul dans ma chambre d'hôtel.

JÉRÔME COLIN : Je l'ai vue.

GUILLERMO GUIZ : Et que je me disais what the fuck, pourquoi je fais ça !

JÉRÔME COLIN : Vous avez trouvé une raison à ça ? Une réponse à ça ? Pourquoi je suis prêt à galérer sur un texte, toute la nuit, pourquoi je suis prêt à aller passer 3 jours tout seul à Paris, ce n'est pas effectivement le plus marrant, surtout quand on est un être social, vous avez trouvé un début de réponse à ça, pourquoi je fais ça ?

GUILLERMO GUIZ : Le problème c'est que si, on en parlait un peu plus tôt, c'est que si on creuse, au plus tu creuses plus tu as la chance de trouver l'océan d'absurdités. Donc il vaut mieux s'arrêter à un moment à la couche...

JÉRÔME COLIN : A la couche supérieure de réponses.

GUILLERMO GUIZ : A la bonne plaque tectonique où tu te dis ben tant qu'à faire autant le faire bien, et tant qu'à être humoriste autant essayer de réussir comme humoriste, tant qu'à faire une chronique, autant faire une bonne chronique, et c'est ce que je me dis. Les chroniques que je fais j'essaie quand même de les peaufiner le plus possible, d'aller au bout du truc...

JÉRÔME COLIN : De bien faire son travail.

GUILLERMO GUIZ : De bien le faire. Dans la mesure de mes capacités. C'est-à-dire que ça va plaire à certains, ça ne va pas plaire à d'autres, mais dans ce que je peux faire moi, j'essaie d'aller au bout, de gratter vraiment le mieux de ce que je peux faire. Et c'est en ça que je ne me moque pas des gens. Mais derrière... y'a rien qui a de sens.

Fondamentalement malheureusement. Malheureusement si tu ne crois pas en un Dieu rédempteur qui va t'amener



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

dans un paradis terrestre ou que sais-je, pour l'éternité and after and after, malheureusement on est un amas de cellules qui sont vaguement destinées à se reproduire et laisser place aux cellules suivantes.

JÉRÔME COLIN : C'est une façon de voir la vie.

GUILLERMO GUIZ : C'est un petit peu déprimant je sais. Je pense que c'est un peu ça. Ceci dit qu'on soit conçu pour se reproduire...

JÉRÔME COLIN : Est une joie. Vu le mode de reproduction.

GUILLERMO GUIZ : Ça aurait pu être bien pire. Si la présence et la raison ontologique de la présence de l'homme sur terre était de se mutiler par exemple...

JÉRÔME COLIN : Ce serait moins marrant.

GUILLERMO GUIZ : Ce serait moins marrant, on est bien d'accord. Là bon le fait de se reproduire et d'essayer en permanence de...

JÉRÔME COLIN : De se frotter à l'autre. C'est plutôt joyeux comme idée.

GUILLERMO GUIZ : De se frotter à l'autre, c'est plutôt réjouissant même si ça fait quand même fort mal à beaucoup trop de moments.

JÉRÔME COLIN : Quand ça arrête de frotter.

GUILLERMO GUIZ : Notamment. A beaucoup trop de moments.

J'aimerais bien avoir de la vivacité d'esprit !



JÉRÔME COLIN : Vous pouvez prendre une boule si vous voulez.

GUILLERMO GUIZ : Un Kinder surprise.

JÉRÔME COLIN : Et lire à haute voix svp, de manière intelligible.

GUILLERMO GUIZ : « C'est l'ironie des sept péchés capitaux, presque tout le monde est coupable », Jim Harrison.

JÉRÔME COLIN : J'aime beaucoup.

GUILLERMO GUIZ : C'est une très jolie phrase et je vais être obligé malheureusement de clamer à la face du monde l'étendue de mon absence d'érudition, c'est un poète j'imagine Jim Harrison...



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Non, un romancier.

GUILLERMO GUIZ : Un romancier. Voilà. Donc là j'ai honte, tout d'un coup, je ne connaissais pas cette personne.

JÉRÔME COLIN : Il faut scruter, c'est une âme en perdition. Il va beaucoup vous plaire.

GUILLERMO GUIZ : Pour ça je vous envie Jérôme. J'aimerais beaucoup être plus érudit. Avoir plus de culture.

JÉRÔME COLIN : Je fais juste semblant.

GUILLERMO GUIZ : Oui... Non mais c'est vrai. Y'a plein de choses que j'envie chez vous.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

GUILLERMO GUIZ : Oui, vraiment. On avait fait un jour... je ne sais pas si je me rappellerai de ça toute ma vie mais je me rappellerai longtemps d'une interview avec ce bon vieux Jacques Attali qui avait été complètement bluffé par la rapidité et la vivacité avec laquelle vous lui posiez des questions, et l'intelligence des questions, moi j'étais à côté et je m'étais dit moi qui m'exprime vraiment comme une merde là aujourd'hui je trouve que je fais un relatif effort et on comprend ce que je raconte mais d'habitude je broe belle, j'ai un esprit pas clair, je suis flou, c'est nul, je m'entends et je me dis oh, c'est mauvais quand même... J'aimerais bien avoir la vivacité d'esprit, de pouvoir comme ça rebondir, j'aimerais bien ça et pouvoir jongler avec des connaissances sur les livres, que je n'ai pas. Je connais très peu de livres finalement.

JÉRÔME COLIN : On ne connaît pas Jim Harrison, on l'envoie dans le coffre svp.

GUILLERMO GUIZ : On le jette ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

GUILLERMO GUIZ : Hop.

L'un des grands principes de la vie c'est qu'on s'habitue à tout.



GUILLERMO GUIZ : J'espère que je le connais celui-là.

JÉRÔME COLIN : On s'en fout.

GUILLERMO GUIZ : Oh, le bon vieux Philippe. « Pourvu qu'on ne soit pas en manque, la solitude peut être en soi un plaisir fort », Philippe Roth. Là on parle.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Là on parle hein.

GUILLERMO GUIZ : Franchement. Par contre si j'avais pris ça en premier j'aurais pu dire Philippe évidemment, moi je connais tout de Philippe. C'est vrai que Philippe c'est mon auteur préféré.

JÉRÔME COLIN : Bienvenu.

GUILLERMO GUIZ : Je crois qu'on n'est pas les seuls.

JÉRÔME COLIN : Non. On est quelques milliers.

GUILLERMO GUIZ : Ce n'est pas un truc de niche où on peut se dire... Non. On est quand même beaucoup. Ceci dit c'est vrai que la solitude, moi je suis un être solitaire. Et j'ai besoin de ça. Je passe mes journées seul et j'ai besoin...

JÉRÔME COLIN : Et ça vous va.

GUILLERMO GUIZ : J'ai besoin d'être seul. Et de réfléchir.

JÉRÔME COLIN : Mais de savoir qu'à la porte à côté il y a quelqu'un qui vous aime.

GUILLERMO GUIZ : Forcément sans quoi... la solitude qui n'est pas voulue c'est la pire des solitudes. C'est ça le problème. La solitude qu'on se crée c'est la meilleure des solitudes. La solitude qu'on subit c'est... On parlait de mon père, mon père par exemple c'était quelqu'un de très solitaire qui n'avait pas d'amis en fait.

JÉRÔME COLIN : Et qui en souffrait ?

GUILLERMO GUIZ : Je pense. Mais par contre on s'habitue. On s'habitue aux choses. Je crois qu'on s'habitue à tout malheureusement. L'un des autres grands principes de la vie c'est qu'on s'habitue à tout. Je philosophe... L'un des grands principes de la vie c'est qu'on s'habitue à tout.

« Pense à toi enfant, et prend l'enfant que tu étais par la main et console le ».

JÉRÔME COLIN : Une autre boule.

GUILLERMO GUIZ : Je jette ça encore ?

JÉRÔME COLIN : Si vous estimez que c'est juste de jeter Philippe Roth dans le coffre, allez-y mais ça n'implique que vous. Je lui aurais montré un peu plus de respect.

GUILLERMO GUIZ : Philippe ne nous en tiendra pas rigueur.

JÉRÔME COLIN : Non.

GUILLERMO GUIZ : « Je porte mon père en moi, ce matin aux aurores je l'ai senti monter sur mes épaules comme un enfant, il compte sur moi dorénavant », Laurent Gaudé. Qui est probablement un romancier aussi.

JÉRÔME COLIN : Oui.

GUILLERMO GUIZ : C'est une très jolie phrase. Ce sont même trois jolies phrases. Moi j'aimais bien un truc, c'est assez perso mais si ça peut aider des gens, un jour chez une psy qui est peut-être celle qui m'a le plus aidé je pense, parmi les nombreux psys que j'ai eus dans ma vie, dont l'un ou l'autre se sont endormis pendant les séances, ce qui n'est jamais agréable, mais c'est vrai que j'ai eu un moment quelqu'un qui m'a dit « pense à toi enfant, et prend l'enfant que tu étais par la main et console le ». Et je me suis dit putain, mais oui. On parlait du fait de devenir un adulte, quand est-ce qu'on devient un adulte, et c'est là quand on pense au gamin qu'on a été, avec les doutes, les craintes... on reste un adulte avec des doutes, des craintes, mais on a évolué malgré tout et ce petit-là, celui qu'on a été, on peut quand même essayer de le rassurer. Et je trouvais ça assez juste. Ça m'a pas mal aidé pendant un moment ça je dois dire. Laurent...

JÉRÔME COLIN : Laurent, merci pour cette jolie phrase. Mais tu crois que des fois ton père veille sur toi ? Que finalement il y a encore quelque chose ou que quand on meurt, on meurt un point c'est tout, il y a juste du silence et de l'absence.

GUILLERMO GUIZ : De tout cœur j'espère qu'il se passe un truc après. Vraiment.

JÉRÔME COLIN : Faux cul ! Trouillard.

GUILLERMO GUIZ : Non, ce n'est pas de l'hypocrisie de dire que j'espère qu'il se passe quelque chose après. Je pense malheureusement, mon intuition, mon fort intérieur me dit que malheureusement death, parce qu'il y a trop



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

d'incohérences logiques en fait, le fait d'avoir une vie après la mort. Je suis en train d'écrire là-dessus. Je voudrais écrire des sketches un jour là-dessus. Par exemple je suis en train d'écrire sur l'idée que donc ton âme soit dans l'au-delà...

JÉRÔME COLIN : Il doit y avoir un sacré monde...

GUILLERMO GUIZ : Ok. Est-ce que dans l'au-delà il reste des interactions entre les âmes ou pas. Ou bien est-ce que tu es dans un box, tout seul, où tu regardes le monde, etc... Parce que si tu es seul ça pose un certain nombre de problème, pourquoi est-ce que tu es seul dans ton box, et s'il y a des interactions sociales entre les âmes, ça pose un tas de questions sur la nature des interactions sociales entre les dites âmes.

JÉRÔME COLIN : Par exemple ?

GUILLERMO GUIZ : Par exemple, ça m'étonnerait que dans l'au-delà la Belgique soit reconstituée à l'identiques, avec la Flandre. Ce serait quand même particulier...

JÉRÔME COLIN : C'est peu probable qu'ils aient reproduit ça à l'identique.

GUILLERMO GUIZ : Donc forcément dans l'au-delà tu te retrouves dans une espèce de truc très internationaliste fondamentalement, où il y a un tas de gens qui ont des cultures différentes que la tienne, des langues différentes de la tienne, est-ce que les âmes sont multilingues, enfin je n'en sais rien...

JÉRÔME COLIN : Moi je crois que le travail avec les psys n'est pas fini hein. Je pense qu'il faut poursuivre.

GUILLERMO GUIZ : ça va rejaillir un jour sous forme... Mais ce n'est pas logique ce que je suis en train de dire ?

JÉRÔME COLIN : Si c'est logique. Ce qui est illogique c'est se poser ce genre de question.

GUILLERMO GUIZ : Mais non ! Ça me rend fou vraiment de me dire... Et par exemple il y a la fameuse question du oui d'accord dans l'au-delà en théorie tous les morts de l'histoire des morts...

JÉRÔME COLIN : Sont là.

GUILLERMO GUIZ : Sont là.

JÉRÔME COLIN : Ou est-ce que qu'on meurt une deuxième fois ?

GUILLERMO GUIZ : A quel âge tu arrives ! L'âme c'est peut-être une essence dont on n'a pas idée.

JÉRÔME COLIN : ça ne vieillit plus peut-être.

GUILLERMO GUIZ : Oui peut-être mais bon est-ce que tu arrives... Prenons, t'es un enfant, tu meures à 3 ans malheureusement, c'est terrible, tu meures à 3 ans, tu arrives dans l'au-delà, est-ce que tu as 3 ans pour l'ensemble de ton passage dans l'au-delà ? Ou est-ce que tu peux grandir... est-ce que tu peux choisir l'âge que tu as dans l'au-delà ? Je n'en sais rien. C'est des questions vraiment authentiques. J'adorerais être avec un théologien...

JÉRÔME COLIN : Pour qu'il puisse te répondre.

GUILLERMO GUIZ : Alors évidemment les théologiens vont me répondre oui mais bon c'est des choses qu'on ne peut pas comprendre, c'est des choses inintelligibles, ok mais alors c'est l'argument de l'autorité ultime en fait de me dire moi je ne peux pas comprendre ce que lui est censé comprendre mais qu'il n'arrive pas à me décrire. C'est des questions... Je dis juste que d'un point de vue logique parfois l'idée de l'au-delà me semble ne pas tenir la route.

JÉRÔME COLIN : On s'arrêterait dans une pharmacie ?

GUILLERMO GUIZ : Pour acheter des cachets ? Avec plaisir...

« Quand tu es célibataire ta vie n'a aucun sens, quand tu es en couple ta vie n'a aucun intérêt ».

GUILLERMO GUIZ : Oh, « Quand tu es célibataire ta vie n'a aucun sens, quand tu es en couple ta vie n'a aucun intérêt ».

JÉRÔME COLIN : Ça c'est de toi.

GUILLERMO GUIZ : C'est de moi.

JÉRÔME COLIN : Elle est magnifique cette phrase. On la répète d'ailleurs svp.

GUILLERMO GUIZ : « Quand tu es célibataire ta vie n'a aucun sens, quand tu es en couple ta vie n'a aucun intérêt ». C'est terrible parce qu'on parlait de phrase intuitive, et je sais exactement le jour et la seconde où j'ai eu cette



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

phrase en tête. Et je me suis dit putain mais oui ! Je rentrais dans un truc place Keym à Boitsfort, et je me dis en fait c'est ça. C'est pour ça que cette phrase tient, c'est parce que ça a été une intuition.

JÉRÔME COLIN : Une révélation.

GUILLERMO GUIZ : Oui. Ça a été putain !

JÉRÔME COLIN : On met des mots sur une évidence.

GUILLERMO GUIZ : Exactement. Et quand j'en parle à des potes comme par exemple Gilles Dal, ils me disent souvent : c'est ce que tu as écrit de mieux. Parce que c'est la phrase qui dit tout ce que je ressens sur le fait d'être en couple et d'être célibataire. A mon corps défendant, malheureusement je souffre de ça, mais je dois bien reconnaître que si je devais faire l'analyse de ce qu'a été ma vie de célibataire et de ma vie de couple jusqu'à présent, avec des nuances et avec tout l'amour que j'ai pour les femmes avec lesquelles j'ai partagé ma vie, ben il y a malheureusement de ça. Et c'est assez dur à surmonter.

JÉRÔME COLIN : Pas mal. Il en reste ?

GUILLERMO GUIZ : Il en reste une manifestation. Guy, tu dégages aussi.



JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que ça nous réserve ?

GUILLERMO GUIZ : Le grand retour de Jim.

JÉRÔME COLIN : Jim Harrison est de retour ? On avait tout mis sur lui.

GUILLERMO GUIZ : « L'argent serait formidable si on ne mourait jamais, mais vu que nous sommes mortels c'est une obsession ridicule ». Mais comme je comprends Jim ! Jim et moi je sens qu'on va bien s'entendre. Jim et moi on va être sur une base, sur une dynamique de je vais acheter ses bouquins par exemple. Je pense que ça va être ça. Mais c'est vrai. Le rapport à l'argent c'est un truc qui me gonfle. Les logiques d'accumulation...

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

GUILLERMO GUIZ : Oui, ça me rend dingue. Je ne comprends pas.

JÉRÔME COLIN : Alors que, je ne sais pas si vous avez remarqué mais notre monde est un peu basé sur ça.

GUILLERMO GUIZ : Bien sûr. C'est ça que je dis, je ne comprends pas. Il y a un livre qui s'appelle « Sapiens », pour parler de bouquin, qui est d'un auteur dont je ne me rappelle plus exactement le nom mais qui a été une révélation



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

pour moi, qui a été mon livre de chevet pendant des mois, que j'ai relu, relu, où le mec dit qu'en fait l'argent c'est une construction sociale dans le sens où ce n'est pas tangible l'argent, là maintenant en plus ça devient des algorithmes, des trucs comme ça, mais s'avère qu'il y a un tas de gens dans notre humanité qui ont réussi à faire croire à d'autres que c'était tout à fait légitime qu'eux aient beaucoup plus d'argent et par conséquent vivent vachement mieux, alors que les autres sont des larbins et crèvent. C'est un magic trick en fait, ça n'a pas de fondement, c'est pas logique, et pourtant notre société est basée là-dessus et y'a des gens qui se révoltent par rapport ça en disant c'est pas normal en fait que Bill Gates ait, je ne sais pas, 70 milliards, je ne sais pas combien il a de dollars devant lui mais ce n'est pas normal.

JÉRÔME COLIN : Non mais lui non plus ne trouve pas ça normal je pense, avec le temps...

GUILLERMO GUIZ : Il redistribue...et il essaie je pense de faire le bien autour de lui, mais in fine malgré tout le fait qu'il ait pu un moment monter sur la tête de tellement de gens pour pouvoir accumuler, parce qu'il n'y a rien à faire, si tu veux accumuler autant tu es obligé de t'appuyer sur les tremplins qui sont les autres gens autour de toi, il n'y a rien d'autre à faire, c'est le travail, c'est les infrastructures, c'est un tas de choses qui vont faire que toi tu arrives à t'enrichir. Et cette logique-là elle est quand même illogique. C'est pas une belle phrase mais ça me perturbe de plus en plus, j'essaie de déconstruire ça le plus possible et d'essayer de le traduire sous forme de chroniques, et d'essayer de comprendre quel est mon rapport à ça, à l'accumulation aussi, parce qu'il ne faut pas être hypocrite, moi j'ai un rapport aussi à l'argent... enfin je veux dire que je peux claquer des sommes qui sont indécentes pour boire de l'alcool, alors que cet argent, au lieu de le picoler à 7h30 du matin, alors que ça n'a plus aucun intérêt, qu'il ne peut plus rien se passer de bien dans la soirée, ou c'est juste par mélancolie que je le fais, cet argent-là je pourrais le consacrer à le donner à des gens qui sont dans le besoin. Et je ne le fais pas. Donc je vis avec ça mais c'est des tensions de personnalité, que j'essaie de dénouer mais c'est des vraies tensions. C'est très autocentré comme discours. Je parle beaucoup de moi.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas un discours autocentré, je pense qu'on est tous exactement dans le même questionnement de qu'est-ce que je peux faire pour les autres mais qu'est-ce qu'avant inévitablement je fais malheureusement pour moi. C'est ça hein. On est tous dans ça.

GUILLERMO GUIZ : Effectivement, qu'est-ce qu'on peut faire pour les autres, qu'est-ce qui est une vie bonne quand on se place dans un collectif en fait. Parce que ce n'est pas tout de dire il faut tout donner aux autres, mais j'essaie de réfléchir beaucoup à ça aussi pour le moment et peut-être qu'un jour ça sera l'objet de quelque chose de différent mais... même quand tu es de Gauche, même quand tu te revendiques, je ne sais pas, anar, un moment, prenons que tu as ton monde idéal qui arrive, and than, so what ? Qu'est-ce qui se passe à ce moment-là en fait. Que deviennent tes aspirations, qu'est-ce qui devient légitime, qu'est-ce qui devient légitime d'espérer dans ta vie, et donc c'est pour ça que j'essaie d'être le moins sentencieux possible et je n'y arrive pas toujours, honnêtement, mais dans mes chroniques parce que j'essaie toujours de trouver l'attrait de ça, l'après de... ok quelle est la question d'après, parce qu'il y aura toujours une question après.

JÉRÔME COLIN : Il y a toujours une question après. En tout cas quand on est intelligent on trouve toujours une question après.

GUILLERMO GUIZ : Il y a toujours des questions après. Mais ce genre de questions on se les posera encore après parce que là on arrive au bureau.

JÉRÔME COLIN : Chez Franz !

GUILLERMO GUIZ : J'habite juste à côté donc je viens bosser ici tout le temps.

JÉRÔME COLIN : D'accord. C'est ça donc.

GUILLERMO GUIZ : Oui là j'ai une de mes 34 chroniques de la semaine à écrire. Donc je vais venir me taper ici. Merci pour le déplacement.

JÉRÔME COLIN : Avec plaisir jeune homme.

GUILLERMO GUIZ : Très chouette conversation.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux

JÉRÔME COLIN : J'en avais très envie. Et en plus comme vous avez un problème avec l'argent je ne vous fais pas payer.

GUILLERMO GUIZ : Je vous paierai en chroniques. Ciao.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Guillermo Guiz sur La Deux